

J O S E P H L A V A R E N N E

LYON
SON VISAGE
ET
SON AME



CHRONIQUE SOCIALE DE FRANCE

*M*onseigneur Lavarenne, président de la Propagation de la Foi, mais aussi, pour les initiés, Joseph des Verrières et Benoît Lerégent, c'est mon premier maître ès-sciences lyonnaises, à savoir l'art de parler le langage délectable de Saint-Just ou des Pierres-Plantées et celui de connaître les choses qui sont « de dire et de faire ».

Son âme, c'est l'âme même de Lyon, avec son dégoût des apparences et de ce que nous appelons le « fla-fla », son réalisme solide et épris du concret, sa sagesse un peu narquoise et parfois ironique, mais qui sait se concilier avec les généreux élans d'une piété profonde.

Nul mieux que lui ne pouvait présenter Lyon aux milliers d'auditeurs étrangers qu'avait rassemblés la Semaine Sociale de 1948.

Il le fit dans une conférence qui fut un chef-d'œuvre de finesse, d'esprit et de poésie. Elle

*demeure dans la mémoire de ceux qui l'ont entendue
comme les trajectoires dorées d'un feu d'artifice
restent dans les yeux de la foule quand le bou-
quet final s'est éteint.*

*Depuis Clair Tisseur, jamais peut-être pages
si brillantes et si exactes ne furent écrites sur
Lyon et l'âme lyonnaise.*

*Nous sommes heureux et fiers de les publier
— illustrées par un maître qui, lui aussi, a su
comprendre et faire comprendre l'âme du vieux
Lyon.*

Joseph FOLLIET



Quand des étrangers arrivent à Lyon... Mais il faut retirer ce vocable d'étrangers, qui m'attirerait des reproches de tous mes concitoyens. J'entends d'ici la voix sévère d'un de nos personnages les plus représentatifs, devant qui un interlocuteur se qualifie lui-même d'étranger. Il lui répond avec vivacité : « Ah! monsieur, on voit bien que vous ne connaissez pas les Lyonnais. Y a jamais d'étranger pour nous ». — Dois-je continuer la citation ? « Qu'est-ce que je puis faire pour vous être agréable ? Monsieur veut-il accepter un verre de vin ? » Reprenons donc, en rectifiant.

Quand des *voyageurs* arrivent à Lyon, ils ont parfois la tête toute remplie de slogans péjoratifs. « Lyon... ville triste et laide, où l'on ne trouve point de distractions; ville de la pluie et du brouillard; ville habitée par un peuple, disons plutôt une caste d'hommes d'affaires et de commerce uniquement occupés de gain, et pour qui l'année est mauvaise quand ils n'arrivent pas à vivre du revenu de leur revenu... Ils font des aumônes ostentatoires, et mettent volontiers leur nom, suivi d'un chiffre impressionnant, sur une liste de souscription, mais ils ignorent la justice sociale, et leurs femmes ou leurs filles chicanent dix centimes à un fournisseur, et font attendre pendant plusieurs mois les factures de leurs couturières.

Joseph Lavarenne

« Les Lyonnais sont d'aspect austère, et rien n'est plus difficile que de savoir ce qu'ils pensent ou de pénétrer dans leur intimité... Ils s'enveloppent avec soin d'une respectabilité qui n'est que de surface, et qui s'apparente à l'hypocrisie. Ils n'ont pas de goûts artistiques, ou s'ils en ont, c'est pour ne s'attacher qu'aux réputations déjà faites, aux œuvres classées et cataloguées; ils sont routiniers et casaniers; mais quand un Lyonnais authentique se hasarde à voyager, et à partir pour la capitale, ce n'est guère que jusqu'à Dijon qu'il garde son masque de dignité... après quoi il commence, dans son compartiment, à feuilleter des magazines frivoles, en attendant de se livrer, sous l'abri de l'incognito, à des amusements peu recommandables ». Ce qu'il y a de mieux, ou de pire, c'est que ce sont souvent des écrivains lyonnais qui ont répandu ces appréciations fâcheuses sur leur cité et leurs concitoyens; et ce qu'il y a de plus curieux encore, c'est que nous les avons fêtés et choyés, en leur attribuant nos prix littéraires, comme si les Lyonnais trouvaient du plaisir à s'entendre dire du mal d'eux-mêmes, ou comme s'ils voulaient ressembler à la femme de Sganarelle, à qui il plaisait d'être battue.

Il y a d'autres slogans plus classiques, encore qu'ils viennent de Michelet, — il est vrai, aussi de Jules César. Ceux-ci soulignent le contraste de nos deux fleuves dont l'un est si calme et l'autre si impétueux; le contraste de nos deux collines, « la colline qui travaille et la colline qui prie »; et ils nous attribuent l'épithète définitive de mystiques, sans que personne sache bien ce qu'elle veut dire. Ce sont là jugements tout faits, et qui appelleraient bien des distinctions ou des nuances. Précisément, mon propos, est de mettre au point les uns et les autres, d'analyser selon mes moyens le charme secret de Lyon, et le caractère de ses habitants, sans dissimuler nos défauts, ni d'avantage nos qualités, en les expliquant par notre histoire. Ce n'est pas un plaidoyer que j'ai dessein d'entreprendre, mais, autant qu'il est possible, une œuvre de vérité objective, ce qui ne

Lyon, son visage et son âme

signifie pas d'ailleurs que les auteurs de plaidoyers soient professionnels du mensonge. Il y en a trop, et de trop éminents, parmi les Lyonnais les plus authentiques pour que j'aie dessein de les offenser.

I

C'est le visage de Lyon que je voudrais d'abord défendre de l'accusation de laideur. Il faut être bien aveugle, ou distrait, ou malveillant de parti-pris pour n'en pas découvrir le charme. A ceux qui arrivent chez nous par la ligne de la Bourgogne, je demande sincèrement si, avant d'entrer à Perrache, au sortir du tunnel de la Quarantaine, sur le pont du chemin de fer, absorbés qu'ils étaient peut-être par le souci de chercher leur billet et de rassembler leurs bagages, ils n'ont pas pris garde au spectacle qui se découvrait soudain à leurs yeux : la courbe harmonieuse de la Saône, avec les ponts qui l'enjambent et les quais ombrés qui la bordent ; au loin, les flèches de Saint-Nizier, et, pour fermer l'horizon, le coteau de la Croix-Rousse avec le dôme des Chartreux... Pour ma part, je ne puis retrouver ce paysage sans éprouver une joie des yeux et un tressaillement du cœur. Il est possible que ce soit complaisance secrète du patriotisme ou réaction instinctive de nostalgie enfin guérie ; mais quand je rencontre des voyageurs, à qui ce spectacle peut-être a échappé à l'arrivée, je leur demande d'y jeter un coup d'œil au départ... Je ne doute pas de leur réponse, même s'ils l'emportent avec eux et si je ne dois jamais l'entendre.

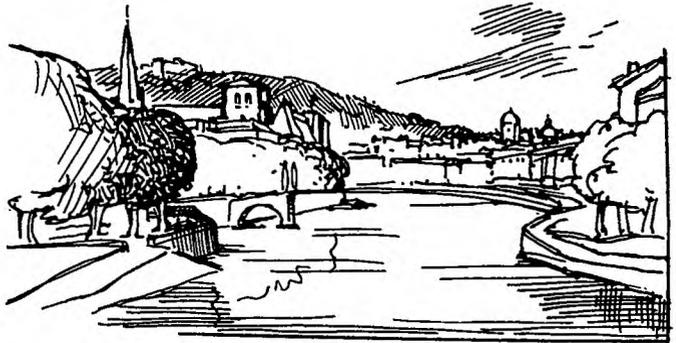
Et voici ce que je dis encore volontiers à ces voyageurs :

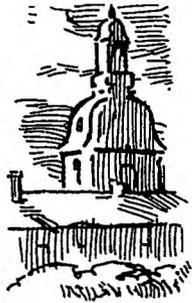
« Vous avez circulé dans nos rues, sur nos places... Je ne dis pas que nos tramways ne vous aient pas semblé préhistoriques ; c'est chez nous, d'ailleurs, une tradition municipale de

Joseph Lavarenne

charger d'opprobres la compagnie qui les régit; mais vous n'avez pas pu trouver banale notre place Bellecour, ni la quadruple rangée de nos quais, chef-d'œuvre de ce préfet Vaïsse, préfet du second Empire, dont la statue n'a jamais pu rejoindre le socle préparé pour elle, mais qui a du moins laissé son nom à l'un de nos ponts du Rhône. C'est lui aussi qui nous a dotés de ce parc de la Tête d'Or, qui est notre bois de Boulogne et notre jardin d'acclimatation, où les enfants vont voir dans leurs cages les spécimens de la faune mondiale, où les amateurs de fleurs trouvent des serres incomparables, où il y a des allées charmantes, propices à toutes les mélancolies, toutes les méditations et toutes les tendresses, un lac enfin en miniature qui, l'hiver, peut devenir une magnifique patinoire, et où nous avons placé, dans un cadre si noble et si recueilli, notre monument aux Morts.

Nos quais... Nos ponts... je ne crois pas que j'emploierai mal l'espace ou le temps qui me sont accordés, en citant ici quelques strophes qui ont obtenu récemment un premier prix à l'un de nos concours... et c'est assez extraordinaire, mais il est vrai que c'était un concours de la Société des Amis de Lyon et de Guignol.





A DEUX JEUNES GENS

*Dans le tramway, debout sur une plate-forme,
Vous parliez tous les deux et je vous écoutais;
Je m'en excuse un peu, simplement pour la forme,
Car vous ne cachiez rien de ce que j'entendais.*

*Vous venez de Paris, poussés par la rafale
Qui, du Nord dépeupla les villes et les champs;
Repliés à Lyon, de notre capitale
Vous gardiez les regrets candides et touchants.*

*Or, l'un de vous disait sur un ton péremptoire :
« Que cette ville est triste! Elle suinte l'ennui;
Elle est silencieuse, elle est froide, elle est noire,
Et, trop calme le jour, elle est morte la nuit.*

*« Elle vit absorbée en des pensers moroses,
Et son visage est laid, comme si le souci
Qui barre chaque front étendait sur les choses
L'aspect malgracieux de tous les gens d'ici... »*

Joseph Lavarenne

*Tandis que vous parliez, nous franchissions le Rhône
(C'était dans la fraîcheur d'un matin gris et bleu),
Et pudique, imitant la vierge qui se donne,
La ville s'émoyait au lent baiser du dieu.*

*Des écharpes d'argent traînaient sur le grand fleuve.
A gauche, l'Hôtel Dieu dressait, silhouetté,
Son dôme vapoureux, auguste et noble preuve
D'un passé fait de gloire et d'humaine bonté.*

*A droite, s'érigéait le coteau de Croix-Rousse
Evoquant le labeur obstiné, la raison
Qui fit Lyon pareille au bel arbre qui pousse
Et mûrit plus de fruits de saison en saison.*

*Sa grisaille noyée en l'océan de brume
Accueillait sur son faite un timide soleil
Dont les rayons légers, sur le vieux toit qui fume,
Discrètement, posaient leurs touches de vermeil.*

*Rien de dur, de heurté; ce matin de septembre
D'un beau jour sans éclat promettait la douceur;
Les platanes des quais, vêtus de cuivre et d'ambre,
Voilaient d'un tendre bleu l'automnale couleur.*

*Vous regardiez aussi, captivés tout de même,
Et vous avez tous deux murmuré : c'est charmant.
Charmant ? Un tel aveu me parut un blasphème;
J'aurais voulu crier : c'est beau, tout simplement.*

Camille BÉRARD.



Je voudrais encore que les voyageurs qui passent chez nous quelques journées trouvent le temps de flâner dans les coins de Fourvière ou de la Croix-Rousse d'où l'on découvre des perspectives si majestueuses ou charmantes. Il serait bien invraisemblable qu'une ville qui possède deux collines, au bord d'une vaste plaine fermée par la ligne des Alpes, n'ait pas à offrir à ses visiteurs de quoi ravir leurs yeux et retenir leur regard. Il n'en est pas un, je l'espère, qui n'ait vu tout au moins une fois le panorama classique de la terrasse de Fourvière, d'où l'on aperçoit parfois le Mont-Blanc... Et c'est rare, car c'est signe de pluie! N'avons-nous pas quelque raison de le considérer comme digne d'attention? Il fallait le voir surtout dans une de ces soirées du 8 décembre où toute la ville scintillait de nos traditionnelles illuminations; c'était alors une vraie féerie. Prenons par la main nos hôtes; conduisons-les quelques mètres plus loin, au bord de la terrasse de l'ancien funiculaire de Loyasse, pour y admirer encore la boucle nonchalante de la Saône et les côteaux du Mont d'Or. Conduisons-les, par un autre chemin, sur la colline de la Croix-Rousse, et tout d'abord dans les jardins des Chartreux, près de la statue de notre chansonnier Pierre Dupont, pour y voir sous un autre angle à peu près le même paysage, avec au premier plan le promontoire de

Joseph Lavarenne

Pierre Scize, ancienne plate-forme de nos archevêques. C'est à cet endroit, ne l'oublions pas, que les rêves des Lyonnais, depuis si longtemps, situent le pont métallique qui, un jour, doit hardiment joindre les deux collines pour épargner aux canuts les fatigues de l'ascension de Fourvière. Allons ensemble à petits pas, jusqu'à l'extrémité du Boulevard de la Croix-Rousse, près de ce bloc erratique, vestige de l'âge glaciaire, que nous appelons, avec bonhomie, le gros caillou — et si c'est un caillou, il est gros en effet. De là, ils découvriront encore, sous un aspect un peu différent de celui qu'on a de Fourvière, toute la plaine dauphinoise, et au loin, les géants des Alpes, avec au premier plan, sur la rive du Rhône, ce somptueux Palais de la Foire, point de rencontres périodiques, habituellement commerciales et quelquefois spirituelles, mais toujours si éminemment profitables, dans tous les sens du mot, à tous ceux qui y participent.

Puisque nous parlons du coteau de Fourvière, il faut bien dire un mot de notre Tour Métallique, que l'on a beaucoup raillée, et dont je ne prends pas la défense. Mais s'il s'agit de laideur, elle n'en est pas, je crois, mieux partagée que la Tour Eiffel. Elle a sur elle, en tout cas, cet avantage de posséder un socle incomparable, qui est le coteau de Fourvière, et qui lui permet d'atteindre, au-dessus du niveau de la Saône, la même hauteur que son aînée au-dessus du pavé de Paris. Ainsi, quand des Parisiens se moquent de notre Tour, nous avons quelque droit de les renvoyer à la parabole de la paille et de la poutre.

Quant aux amateurs de distractions, et je ne me fais pas d'illusions sur la nature de celles qu'ils cherchent, je dirai, sans nulle vanité, et sans être sur ce point spécialement documenté, qu'ils en peuvent trouver chez nous autant qu'ailleurs. Lyon a ses cinémas, ses cafés, ses dancings, et même ses boîtes de nuit, si c'est à ce signe que l'on juge de l'agrément d'une ville. Et s'il y en a moins à Lyon qu'ailleurs, après tout, c'est à notre honneur. Lyon a aussi ses théâtres, dont le plus récent est

Lyon, son visage et son âme

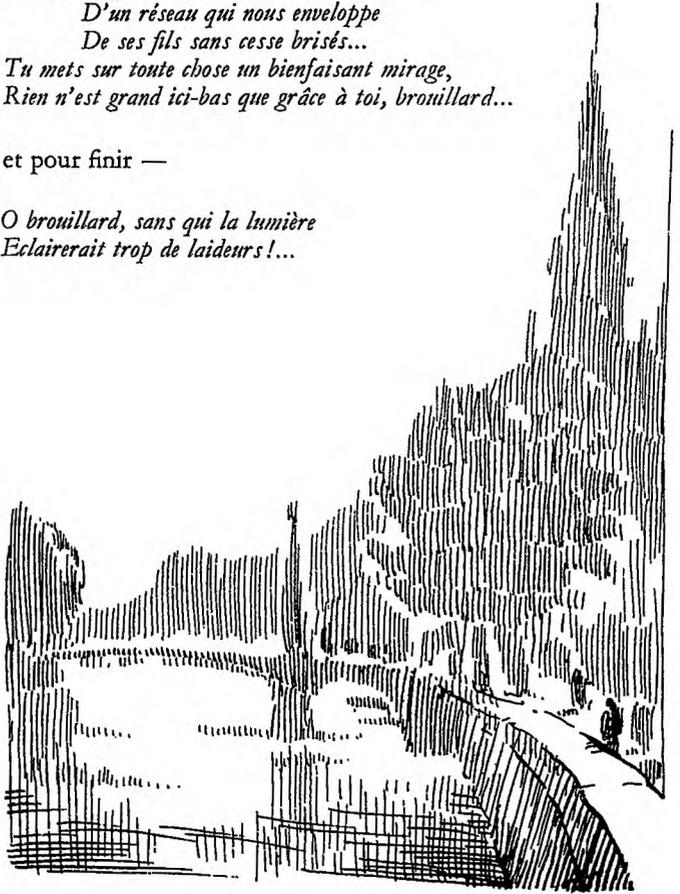
aussi le plus ancien, ce théâtre romain de Fourvière que l'on a trouvé à l'emplacement où l'on cherchait l'amphithéâtre qui reçut le sang de nos martyrs, sous Marc Aurèle, en 177. On en a même trouvé deux, qui ne suffisent pas, malheureusement, à constituer un amphithéâtre. Il s'y est donné, en ces derniers temps, des représentations de noble allure. Et Lyon a son Opéra, que nos anciens appelaient tout bonnement le Grand Théâtre, où les débutants affrontent en tremblant un public de juges difficiles. Ces juges sont connus chez nous sous le nom de Frères des quatrièmes; et ils soulignent sans pitié la moindre défaillance du chanteur, de même qu'ils marquent en chœur la mesure et réclament les accessoires aux passages célèbres des œuvres classiques... On nous considère comme des béotiens, et cependant il est certain que, pour un Lyonnais authentique, la musique n'a pas de secrets.

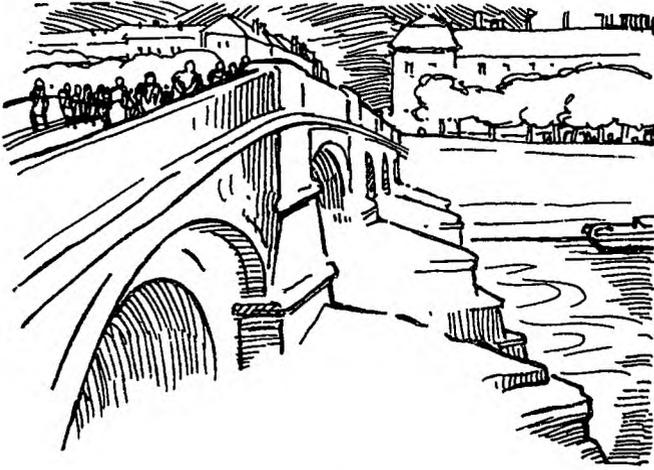
Mais le plus grave reproche que l'on adresse à Lyon c'est d'être la cité des pluies. Pour discuter cette accusation, ou pour expliquer les éléments de notre climat continental, je n'appellerai pas à la ressource les faiseurs de statistiques ni les compétences de la météorologie. Je rappellerai simplement l'histoire de ce voyageur écrivant sur son calepin, après un séjour dans je ne sais plus quelle ville : « Ici, les femmes sont rousses », parce qu'il en avait, d'aventure, rencontré deux de ce modèle. J'ajouterai qu'il n'y a rien de plus tenace que les légendes, et j'oserai affirmer, même si vous deviez ne pas me croire, qu'il ne pleut pas plus à Lyon qu'ailleurs. Quant au brouillard, mon Dieu, je conviens qu'en effet, par certains matins d'automne ou de printemps, ou même d'hiver, ou même plus rarement d'été, il s'élève du Rhône et de la Saône une brume légère et transparente qui nous annonce une journée idéalement ensoleillée. Parfois le brouillard est plus compact, comme il arrive à Paris ou à Londres; mais nous y trouvons un charme, et nos poètes l'ont chanté, ce brouillard, en accents enthousiastes, à la manière de Chantecler célébrant son dieu le soleil...

*O toi qui fais pleurer le bronze des statues...
Toi qui fais clignoter les yeux des réverbères...
Menuisier râclant l'eau comme d'une varlope
D'où montent des copeaux nuageux et frisés,
Et tisseur, patient comme une Pénélope,
D'un réseau qui nous enveloppe
De ses fils sans cesse brisés...
Tu mets sur toute chose un bienfaisant mirage,
Rien n'est grand ici-bas que grâce à toi, brouillard...*

et pour finir —

*O brouillard, sans qui la lumière
Eclairerait trop de laideurs!...*





II

Ce visage de Lyon que j'ai essayé de décrire, c'est la Providence qui le lui a donné, et ce sont les hommes qui l'ont complété par leur travail et par leur art. Pareillement, notre histoire, c'est la Providence qui l'a faite, aidée ou contrariée par la liberté humaine. L'histoire, ici comme ailleurs, est intimement mêlée à la géographie, et souvent celle-ci explique celle-là. Il n'est pas difficile de comprendre qu'au confluent de deux vallées, celles du Rhône et de la Saône qui se dirigent l'une vers l'autre en sens perpendiculaire, Lyon devait être toujours un point de jonction et de rencontre, le mot à la mode c'est : un carrefour; le mot des hommes d'affaires et des capitaines d'industrie, ce serait : une plaque tournante. Ce qui me paraît aussi frappant, c'est que cette grande ville — je puis l'appeler

Joseph Lavarenne

grande? — n'est pas, comme Dijon ou Toulouse, la capitale d'une vaste province. Il y a bien un terroir qu'on appelle le Lyonnais, mais singulièrement exigü au regard de la ville qui lui donne son nom et qui en occupe l'extrême pointe. Aux portes de Lyon, du côté de la Croix-Rousse, on entre tout de suite dans la Bresse, et naguère il suffisait de traverser le pont du Rhône, ce pont solide comme les siècles, qui fut bâti par les Frères Pontifes, pour entrer dans le Dauphiné. C'est ce qui fait que Lyon, selon les vicissitudes de l'histoire, a pu être rattaché tantôt au midi et tantôt au nord, au royaume d'Arles ou de Provence, ou bien à la Lorraine, et même, je le dis avec inquiétude, au Saint Empire romain germanique. Il n'y a pas encore longtemps que nos bateliers de la Saône distinguaient en amont de Lyon la rive droite et la rive gauche par les antiques appellations de « côté royaume » et « côté empire », royaume de France, empire d'Allemagne. Pour ces rois et ces suzerains qui inscrivaient Lyon dans leurs domaines éphémères, cette ville était un trop gros morceau, et trop lointain, pour que leur autorité pût s'y exercer efficacement. C'est pourquoi Lyon fut le refuge des Papes, d'Innocent IV, par exemple, quand ils devaient fuir la menace de l'Empereur, et que le roi Saint Louis lui-même n'osait pas leur offrir asile sur ses terres. C'est pourquoi aussi les Lyonnais prirent de bonne heure l'habitude de faire leurs affaires par eux-mêmes, sous le gouvernement de leurs archevêques. Il est vrai qu'ils ne tardèrent pas à en trouver le joug trop pesant; et tout le treizième siècle est rempli des conflits des bourgeois lyonnais avec le puissant seigneur ecclésiastique qui résidait sur le rocher de Pierre Scize, sans parler du noble Chapitre des chanoines comtes de Lyon enfermé dans l'enceinte de son cloître fortifié, et qui luttait tour à tour contre l'archevêque et contre les marchands. A la fin, les Lyonnais se donnèrent au roi de France, qui était pour lors Philippe le Bel; et ceci se passait en 1313. Ils ne gagnèrent pas au change; et les impôts ne furent pas moins lourds, ni la justice mieux rendue.

Lyon, son visage et son âme

Un carrefour, Lyon l'est aussi du point de vue linguistique. Nous avons, disons plutôt : nous avons eu, car toutes les particularités provinciales tendent à disparaître, un dialecte lyonnais, formé de mots pittoresques, qui ont été classés et expliqués dans un ouvrage immortel d'un érudit de chez nous, doublé d'un humoriste. Cet ouvrage est le *Littéré de la Grand' Côte* de Nizier du Puitspelu. A quel groupe appartient ce dialecte, à celui des langues d'oïl ou à celui des langues d'oc ? Il y a là-dessus une vieille histoire que j'emprunte précisément à Nizier du Puitspelu. « En 1331, un procès était pendant entre les religieuses de la Déserte et l'archevêque de Lyon. (Un procès de religieuses contre leur archevêque, ce n'est guère édifiant ; mais que voulez-vous ? c'est de l'histoire). Ce procès avait pour objet la possession de quelques terrains contigus au monastère. Pour décider de la question, on eut besoin de savoir si Lyon était de langue d'oïl ou de langue d'oc. Comment ce problème de langues se reliait à l'affaire, je n'en sais rien, mais il n'importe. On consulta des experts, dont la majorité fut d'avis que Lyon était de langue d'oc, parce qu'ils avaient remarqué que la finale de certains verbes était en *a* comme dans le midi de la France. D'autres cependant déclarèrent que Lyon était de langue d'oïl, parce qu'ils avaient remarqué que la finale de certains verbes était en *ier* comme dans le nord. D'autres, et ce furent les plus sages, déclarèrent qu'ils n'en savaient rien. » De l'issue du procès, je ne sais rien non plus ; j'incline seulement à croire qu'il fut long. Mais voici la conclusion de mon auteur. « Lyon en réalité n'appartenait ni à l'un ni à l'autre des deux groupes, mais à un groupe mitoyen qu'on a nommé franco-provençal, et qui comprend le Lyonnais, le Dauphiné (sauf l'extrémité méridionale), la Bresse, le Bugey, la Savoie, quelques cantons de la Suisse, et deux vallées du Piémont. » Et voilà qui justifie la réflexion d'un homme d'esprit, qui était pourtant Parisien d'adoption (il s'appelait Emile Faguet) : « Quand on vous dit : de deux choses l'une, faites bien attention, c'est qu'il y en a une troisième ».

Joseph Lavarenne

Ce dialecte lyonnais mériterait à lui seul une ou plusieurs conférences. Je n'en dirai que peu de chose. Il s'est formé, comme le français, de mots latins, de mots grecs, et de mots gaulois latinisés; puis il s'est enrichi de vocables de provenances diverses, ou de locutions techniques de la langue des métiers, spécialement des métiers de la soie. Permettez-moi d'en citer deux ou trois. Ce sera par exemple le mot « ème » qui se retrouve dans l'expression si lyonnaise que nous employons à tout bout de champ : « avoir de l'ème et de l'entendement ». Il signifie donc *esprit, perspicacité, ingéniosité*. A mon avis, il vient du latin *anima*, qui en français a donné *âme*. Quand on a une âme et de l'ème, c'est que l'on n'est pas une bête. — Un autre, c'est notre joli verbe : *appondre*. Il vient de *ad ponere* : « placer auprès » et signifie : *ajouter, joindre, ou rejoindre*. Appondre a donné le participe *appondu* et le substantif *apponse*. Mettre une apponse, c'est une expression si gracieuse! Cela ne peut pas se dire en français. On ne peut pas dire : mettre une ajouture... Ou, en tout cas, une ajouture, c'est bien moins joli qu'une apponse. Je citerai encore : *cachemaille* qui signifie : *tirelire*, et, par extension, *porte-monnaie, bourse, coffre-fort*. Une maille, c'était autrefois la plus petite des monnaies. C'était la moitié d'un denier. Il en fallait six pour faire un liard, et quatre liards pour faire un sol, et vingt sols pour faire un franc. Il y avait donc 480 mailles dans un franc. En français nous disons encore : n'avoir ni sou ni maille, ou : avoir maille à partir, c'est-à-dire à partager, ce qui semble difficile. La cachemaille, c'est donc la boîte ou le réduit où l'on cache ses mailles; et ce mot est bien plus expressif, et plus juste, que tirelire. Car la tirelire, c'est la boîte d'où l'on tire les lires. Mais quand on met de la monnaie dans une boîte, ce n'est pas pour l'en tirer, c'est au contraire, du moins à Lyon, pour la cacher à tous les yeux et pour qu'elle y reste toujours. Et ainsi notre mot *cachemaille*, ce n'est pas seulement un joli mot, c'est encore un trait de caractère.

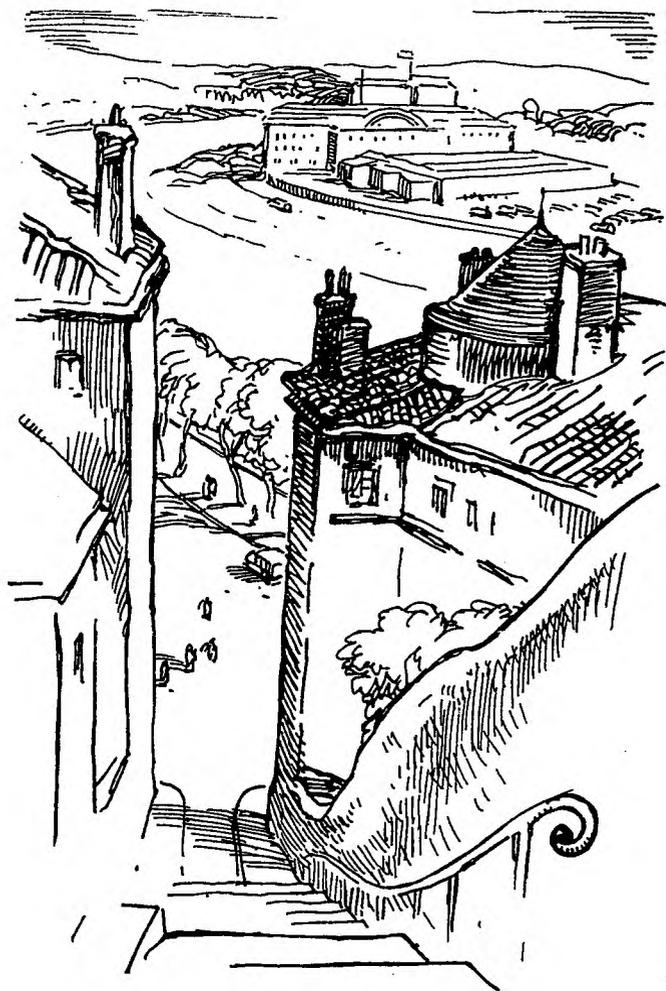
C'en est un autre que l'abondance, dans notre langue, des

Lyon, son visage et son âme

vocables qui désignent l'argent. Nous disons : des *patars*, des *picailions*, des *escalins* (qui vient de *shelling*), des *espinchaux* (qui vient de : *épingles*, au sens de *étrennes*), ou des *pécuniaux* (qui est de bonne souche latine). Nous employons même *argent*; mais rarement au singulier. Nous disons plutôt *les argents*, parce que, c'est bien évident, l'argent n'a de valeur qu'en pluralité. Ou bien, si nous disons : l'argent, nous le disons au féminin. « Il faut prendre le temps comme il vient, et l'argent pour ce qu'elle vaut ». Comment expliquer ce féminin ? D'abord, peut-être, parce que le mot commence par *l'a*, l, apostrophe, a..., ce qui fait une confusion avec l'article féminin *la*. Mais la vraie raison, Mesdames, c'est qu'on doit mettre au féminin, chez nous, tout ce qui est objet de tendresse, tout ce qui fait tressaillir le cœur; et voilà encore une locution qui est un trait de caractère.

Je voudrais présenter ici une observation essentielle. Trop de gens, même chez nous, se figurent que pour parler lyonnais, il suffit d'écorcher le français. C'est une erreur ou un travers contre quoi nous sommes encore quelques-uns à protester. Il est vrai que les mots déformés sont une des sources du rire, et que les grands comiques de tous les temps et de tous les pays, qui voulaient plaire à leur auditoire, disons : à tous leurs auditoires, ne se privaient pas, à l'occasion, de ce procédé facile. L'essentiel, c'est tout au moins d'en user avec discrétion, et d'éviter les déformations qui ne sont pas conformes à l'instinct populaire. Et je vous demande de ne pas juger de notre langue sur des œuvres ou des publications qui vous tomberaient sous les yeux, mais dont la médiocrité vulgaire massacre le lyonnais tout autant que le français.







III

Si nous sommes fiers de notre langue, nous le sommes aussi de notre histoire. J'en ai rappelé quelques épisodes, et je n'entreprendrai pas de la résumer, même à grands traits. Elle commence en l'an 43 avant notre ère, à la fondation de Lugdunum, au confluent du Rhône et de la Saône, par Munatius Plancus, ancien lieutenant de César. Elle continue deux siècles plus tard par un événement magnifique : le martyre de saint Pothin et de ses 39 compagnons, Epagathe, Attale, Blandine, Pontique... Cet épisode est raconté dans la fameuse lettre des chrétiens de Lyon et de Vienne aux églises d'Asie Mineure qui leur avaient envoyé la foi. Et personne jamais n'a mis en doute l'authenticité de ce document, en sorte que nos origines chrétiennes sont établies d'une manière incomparablement plus sûre que celles de beaucoup d'autres villes de France. Notre histoire comprend des épisodes tragiques et douloureux : celui du passage des Sarrasins, ceux des guerres de religion, et de l'entrée à Lyon du baron des Adrets, le 30 avril 1562, par la brèche pratiquée dans le cloître de Saint-Jean; ceux de la Révolution et du soulèvement des Lyonnais contre la Convention, ceux des émeutes populaires de 1831 et 1834. Elle contient des visites ou des

Joseph Lavarenne

séjours de Papes, Pascal II, Innocent IV, des élections et des couronnements comme celui de Clément V, qui perdit le gros diamant de sa tiare, dans un accident survenu au cortège qui descendait le Gourguillon. Notre histoire comprend des conciles, le 13^e et le 14^e conciles œcuméniques en 1245 et 1275. Elle comprend des visites et des séjours de rois : Louis XI, Henri IV, qui en 1600 épousait à Lyon Marie de Médicis, Louis XIII, Anne d'Autriche, Louis XIV. Elle comprend de grands élans de charité et de piété : la fondation de l'Aumône générale, c'est-à-dire de l'Assistance publique, en 1531, à la suite d'une famine, le vœu des Recteurs de la Charité en 1638, celui des échevins en 1643, pour la cessation de la peste, et d'où est sortie la tradition du pèlerinage du 8 septembre à Fourvière et de l'offrande des sept livres de cire et de l'écu d'or à Notre Dame; l'institution spontanée des illuminations du 8 décembre, le vœu de l'archevêque en 1870, qui fut le point de départ de la construction de notre basilique de Fourvière. Elle comprend des périodes de floraison littéraire, et aussi de prospérité commerciale par l'institution, due à Louis XI, des quatre grandes foires annuelles. Là-dessus il faudrait citer les noms des grands écrivains, hommes de guerre ou hommes d'État, artistes, savants, inventeurs qui ont illustré Lyon, et faire connaître chacun d'eux en quelques mots. Ils sont trop, et j'y renonce.





IV

Mais c'est le caractère lyonnais qu'il m'appartient de définir, pour répondre aux appréciations que je citais en commençant. C'est une tâche difficile, et qu'on pourrait d'abord déclarer impossible ou inutile, en posant cette question préalable, comme on dit au Parlement : « Y a-t-il réellement un caractère lyonnais, un ensemble de dispositions, de tendances, de défauts, de qualités, qui, malgré la diversité des caractères individuels, serait propre à notre cité, donnant un air de ressemblance à ceux qui en sont originaires, qui en ont respiré l'air, et reçu fortement l'empreinte, en sorte que les psychologues avertis puissent les reconnaître, comme on nous reconnaît, dit-on, à notre accent ? Si l'on admet pourtant qu'il y a un caractère provençal, ou dauphinois, ou breton, ou normand, ou alsacien, il faut peut-

Joseph Lavarenne

être aussi, par voie d'analogie, admettre que les Lyonnais forment une famille spirituelle, assez nettement déterminée; et je crois que l'observation confirme ce postulat.

Or, il y a deux types célèbres de Lyonnais, sur lesquels se forme l'opinion que les autres prennent de nous; l'un est Calixte, l'autre est Guignol, et au premier coup d'œil, ils sont fort dissemblables. Ce Calixte créé par M. Jean Dufourt, et qui est tout de suite devenu un type, je le crois, pour ma part, assez artificiel; il l'est, comme le sont fatalement tous les types, parce qu'il réunit en lui seul, et à une dose massive, des traits qui, dans la réalité, se trouvent rarement rassemblés. C'est lui qui est en plénitude le bourgeois calculateur, âpre au gain, réservé, taciturne, prudent jusqu'à la méfiance, routinier, étroitement dévot, et passablement hypocrite. Quant à ce Guignol, créé par notre Laurent Mourguet, au début du XIX^e siècle, et qui, malgré tant de changements dans les mœurs et les institutions, demeure vivant et populaire, c'est un type, lui aussi, et non moins artificiel sans doute, le type de l'ouvrier en soie, du canut de la Croix-Rousse, tel qu'il pouvait exister il y a quatre vingt ou cent ans : passablement bohème, et buveur, travaillant à ses heures, imprévoyant et malchanceux, mais goguenard et narquois, triomphant du destin à force de bonne humeur, d'un cœur prompt et généreux, et finalement sympathique parce qu'il n'y a chez lui ni intérêt ni calcul.

Lequel des deux est le vrai Lyonnais? Je l'ai déjà dit : ni l'un, ni l'autre. Chaque Lyonnais est un mélange, avec des proportions diverses dans l'alliage, de Calixte et de Guignol.

Voici chez nous un trait essentiel, c'est l'esprit d'indépendance, qui s'explique par notre histoire, et qui s'est développé tout naturellement dans une ville qui pendant des siècles n'a pas su à qui elle appartenait, et qui a dû faire ses affaires toute seule. Ce n'est pas que nous ne soyons pas dociles, ni soumis aux autorités nécessaires et légitimes, mais nous ne le sommes qu'à la condition qu'elles n'en demandent pas trop et qu'elles

Lyon, son visage et son âme

ne deviennent pas tracassières. Certes, le Lyonnais est patient; il endure et supporte longtemps beaucoup de désagréments, en se dédommageant par une malice, par une réflexion amère ou piquante. Car quelle que soit sa condition, à quelque classe qu'il appartienne, un Lyonnais veut avant tout garder la liberté d'exprimer ce qu'il pense, et, comme nous disons, le droit de gongonner. Nul plus que lui n'entend être maître chez lui, et finalement n'en faire qu'à sa tête. Puis, quand les abus deviennent insupportables, il se fâche tout de bon et ce mouton devient enragé; il se révolte contre les bavards sanguinaires de la Convention, ou bien ce sont les Voraces qui descendant de la Croix-Rousse avec leur drapeau noir portent cette inscription « Vivre en travaillant ou mourir en combattant ». Et c'est ainsi encore que Lyon est devenu, au cours des sombres années de notre histoire récente, la capitale de la Résistance, d'une résistance spirituelle dans tous les sens de ce mot, celle de l'esprit frondeur, celle de l'âme courageuse, celle de notre Guignol qui n'a pas sa langue dans sa poche et qui au besoin prend sa trique.

C'est encore par notre histoire que j'expliquerais pour ma part cette réserve silencieuse que d'autres qualifient parfois de froideur impénétrable. Nous en avons tant vu, et de toutes les couleurs, que nous avons pris l'habitude de garder pour nous nos sentiments, nos impressions, nos manières de voir, de ne pas nous livrer au premier venu et d'étudier les gens avant de leur faire confiance. Car le Lyonnais est sérieux, et il croit à la valeur des paroles qu'il prononce et des gestes qu'il accomplit. Il ne veut ni dire les unes ni faire les autres à la légère. Les charlatans le font sourire, et il a horreur d'étaler ses sentiments les plus intimes, ou de galvauder ses confidences. Un de nos poètes l'a dit en des vers que je voudrais citer :



*Mais lorsque nous raillons du meilleur cœur, oh! sache
Que souvent sous le rire une douleur se cache.
Nous ne la montrons pas, ce n'est pas notre goût,
Car, dédaigneux et fiers, nous n'avons pas du tout,
Après avoir pleuré, l'habitude de mettre,
Pour les faire sécher, nos cœurs à la fenêtre...*

Ne croyez pas cependant que cette pudeur soit de la froideur. Quand le Lyonnais se donne, c'est pour longtemps, c'est pour toujours. Il est tenace et fidèle, et ses amours sont vibrants, comme ses colères sont ardentes. C'est pourquoi notre Guignol peut dire, à la fin de la tirade dont je viens de citer un passage, que les Lyonnais sont tous, à son image :

Des cœurs incandescents sous des têtes de bois.

C'est par la même prudence et la même réserve que s'explique notre modestie. J'avoue qu'il est paradoxal de se vanter de sa modestie; car du moment qu'on s'en vante, c'est qu'on commence à la perdre. Il est bien vrai cependant que nous ne savons pas nous faire valoir; il nous suffit d'être sûrs de notre probité, de notre loyauté, de la valeur de nos produits et de la conscience de notre travail. Nous avons cette naïveté de croire que ce sera suffisant aussi pour les autres, et que nous pouvons dédaigner

Lyon, son visage et son âme

les artifices de la réclame et de la publicité. Sur nous, la publicité, quand elle est un peu tapageuse, produit, la plupart du temps, l'effet contraire à celui qu'elle cherche; nous sommes tout de suite en défiance; et nous pensons que ceux qui claironnent à son de trompe l'excellence de leurs articles ne feraient pas tant de bruit s'ils en étaient tout à fait sûrs : les clients viendraient tout seuls. Chez nous, les meilleurs magasins sont ceux qui ne font pas de réclame; et nos restaurants les plus réputés se cachent dans des rues obscures. On y entre même par l'allée. Mais les connaisseurs en savent l'adresse, et ils se la disent entre eux. Car, sans insister, j'en fais l'aveu : nous sommes quelque peu gourmands, et notre cuisine est une de nos gloires, — sans oublier ce vin du Beaujolais, qui est si discret et si perfide, qui glisse dans le gosier sans qu'on s'en aperçoive et qui sournoisement coupe les jarrets des plus intrépides buveurs. Ainsi, quelquefois, par excès de modestie, nous nous sommes laissé distancer ou dépouiller par de plus audacieux, ou bien nous trouvons très drôle qu'on nous taquine et qu'on nous blague; et le Lyonnais donne sa confiance, non pas, d'ordinaire, à ceux qui lui font le plus de compliments — ces gens-là nous horripilent et nous les appelons « bouâmes » — mais à ceux qui lui servent, sur son propre compte, le plus de médisances ou même de calomnies, à condition que ces calomnies même aient un petit air de vraisemblance.



Joseph Lavarenne

C'est aussi cette prudence qui nous a rendus économes, parfois jusqu'à la lésinerie. C'est que nous avons le sens du réel, et qu'entre toutes les réalités, il n'y en a pas de plus claires, tout au moins au premier coup d'œil, que celles qui correspondent à nos besoins élémentaires, que ces billets ou ces pièces qui nous sont indispensables pour nous loger, pour nous vêtir, et pour nous alimenter. Il ne s'agit pas de les laisser s'évanouir en vaine fumée; il faut qu'on puisse savoir où les prendre quand on en aura besoin. Même ceux qui en ont déjà une provision suffisante, se rappelant que rien n'est plus prompt à s'envoler qu'un feuillet de papier de la Banque de France, ni plus apte à rouler qu'un jeton de métal sorti des ateliers de la Monnaie, leur épargnent soigneusement les courants d'air et les chutes. Un bon Lyonnais, riche ou pauvre, capitaliste ou prolétaire, fabricant ou taffetier, sait à ne pas s'y méprendre qu'il faut vingt sous pour faire un franc, et que s'il en manquait un, il n'y en aurait plus que dix-neuf. Il aime les placements sûrs, les entreprises qui offrent des garanties honorables; il discute la valeur des choses, et ne veut pas être trompé. On m'a raconté, jadis, une histoire, dont je ne garantis pas l'authenticité mais dont je garantis au moins la vraisemblance. Un des grands administrateurs d'un journal quotidien de Lyon estimait que les rédacteurs recevaient des appointements exagérés. L'un des rédacteurs, paraît-il, écrivait chaque jour un article d'un certain nombre de lignes, et recevait, pour ce travail, une certaine mensualité. Et Monsieur l'administrateur disait : « J'ai pris la peine de copier moi-même, sans me presser, l'un de ces articles. Cela m'a pris une demi-heure ». Il en concluait que pour un travail d'une demi-heure par jour, ce rédacteur coûtait trop cher. Eplucher des comptes, discuter des prix, et chicaner des salaires, voilà l'une des conditions pour être un bon bourgeois lyonnais; gémir sur les frais généraux, sur les loyers et les impôts, sur l'incertitude de la vente et l'instabilité de la clientèle, enfin sur l'insuffisance des bénéfices, voilà l'une des

Lyon, son visage et son âme

conditions pour être un bon commerçant lyonnais; pousser chaque jour des cris sur le prix de toutes les denrées, des légumes, des fruits et de la viande, voilà l'une des conditions pour être une bonne ménagère lyonnaise.

Ce sens du réel et du pratique, se retrouve jusque dans notre dévotion religieuse. C'est ici qu'il faut peut-être examiner de plus près cette épithète de mystique qui a été accolée pour toujours au nom de la ville de Lyon et au caractère de ses habitants. Mystique, c'est un mot assez vague, et l'on peut lui donner beaucoup de significations diverses. Ceux qui l'ont lancé, ceux qui le répètent, ont voulu sans doute souligner la ferveur de la foi chrétienne qui animait nos ancêtres, et celle de leur pieuse confiance envers la Vierge Marie dont la chapelle séculaire domine et protège la cité. Ils ont voulu sans doute aussi rappeler le goût des Lyonnais pour les cultes bizarres et secrets, la surabondance des chapelles et des sectes de toute sorte qui se sont multipliées chez nous et qui y subsistent encore. Car c'est vrai que le Lyonnais, ce commerçant, cet homme d'affaires, garde souvent, dans un coin de son âme, un compartiment réservé où est élevé un autel, non pas à un dieu inconnu, mais d'ordinaire au seul vrai Dieu ou à la Mère du Christ, et sur lequel il leur rend un culte selon des liturgies assez particulières, dans le cadre de petites fraternités clandestines. J'en pourrais citer des exemples aussi frappants que divers, soit en marge de l'orthodoxie, soit dans le cadre d'une dévotion parfaitement estimable et recommandable; mais la discrétion doit clore ici la bouche du Lyonnais que je suis.

Mystique, c'est encore le mot commode qu'on emploie pour caractériser les préoccupations spirituelles, et les hautes spéculations d'un philosophe comme notre Ballanche, ou d'un critique littéraire comme notre Jean-Jacques Ampère, fils de l'illustre savant à qui nous avons élevé une statue, ou encore l'esprit et les tendances apologétiques des grands travaux de Frédéric Ozanam sur l'histoire de la civilisation occidentale.

Joseph Lavarenne

Pour certains esprits portés aux classifications sommaires, tout ce qui est chrétien, spiritualiste, d'inspiration élevée, doit s'appeler mystique.

Oui, mais ce Lyonnais mystique ne cesse pas d'être réaliste. Cela fait parfois un curieux mélange. Tenez, par exemple, nos illuminations du 8 décembre, manifestation de piété envers l'Immaculée Conception, étaient aussi naguère, quand la pénurie de luminaire ne nous obligeait pas à les suspendre, dans tous les magasins du centre, une occasion d'expositions publicitaires pour les cadeaux de Noël et du 1^{er} Janvier. Je suis frappé de constater que dans le calendrier propre au diocèse de Lyon ou dans la liste de nos candidats à la béatification (le P. Colin, le P. Champagnat, le P. Chevrier, Ozanam, Pauline Jaricot) il y a peu d'extatiques ou de contemplatifs; mais des lutteurs, des hommes d'action, des fondateurs d'œuvres, et des martyrs, il y en a en abondance. Même nos grands élans de piété collective ont toujours eu un but positif, précis et déterminé. Si j'osais m'exprimer d'une manière irrévérencieuse, je dirais que ces élans se sont manifestés, dans les grandes épreuves des pestes et des guerres, sous la forme d'un marché proposé par nous à la Providence, et que nous donnons rarement quoi que ce soit, même au bon Dieu, sans lui demander un échange, et encore à la condition que ce soit Lui qui paie le premier.



Puisque j'en suis sur ce chapitre de la dévotion et de la piété, laissez-moi vous dire ce que je pense de cette réputation d'hypocrisie qu'on a faite aux Lyonnais. Ce que j'en pense, c'est que les mots sont complaisants. La Fontaine, dans une de ses fables, glisse cette réflexion :

*« Car que coûte-t-il d'appeler
Les choses par noms honorables? »*

Lyon, son visage et son âme

Que coûte-t-il, inversement, d'appeler les choses par noms péjoratifs ? On taxera donc d'hypocrisie ce souci de la dignité personnelle et collective, de la tenue extérieure, de la respectabilité, qui caractérise, en effet, les vieilles familles lyonnaises, et qui fait jeter un voile, aussi épais que possible, sur tout ce qui peut servir d'aliment à la malignité publique, les échecs, les ruines, les maladies, et pareillement sur les faiblesses et les misères humaines. Si l'on a commis quelque faute, il est préférable après tout de la cacher que de l'étaler. Si nous redoutons le scandale, qui peut honnêtement nous le reprocher ?



Mystique et pratique, notre caractère serait-il donc fait de contrastes ? Avant d'en venir à cette conclusion, veuillez encore prendre garde à ce qui me reste à vous dire. Notre économie est proverbiale, et vous me rendrez cette justice que je n'ai pas cherché à la dissimuler. Pourtant, Lyon est par excellence la ville des œuvres de charité. La liste en serait interminable ; on en a fait un gros volume. Il y a chez nous des œuvres pour tous les âges de la vie, pour les enfants, les jeunes gens, les jeunes filles, les adultes et les vieillards ; pour toutes les situations et toutes les nécessités : orphelins, malades, indigents ; il y en a qui sont extrêmement ingénieuses et touchantes, dans leur objet, dans leurs méthodes, dans leur organisation... Je cite au hasard l'œuvre de Saint Joseph et celle du Manteau de Saint Martin pour venir en aide aux malades pauvres sortant des hôpitaux ; l'œuvre des Hospitaliers-Veilleux, pour le soin des malades à domicile, qui comprend la section des colonnes de raseurs pour la toilette des visages ; les deux hospices du Calvaire et de la Croix pour les incurables des deux sexes ; l'œuvre de la Samaritaine, l'Aide aux Mères, l'Entr'aide, et

Joseph Lavarenne

tant d'autres. Il n'y a pas une misère imaginable qui n'ait à Lyon son œuvre propre destinée à la soulager. Nul ne peut évaluer le total de ce que ces œuvres recueillent chaque année pour leurs budgets parfois considérables. Lyon est la terre d'élection où tous les fondateurs, bâtisseurs, et quêteurs viennent remplir leur sébille... J'admets que les œuvres de bienfaisance ne suffisent pas à résoudre les problèmes proprement sociaux; je veux bien croire qu'il puisse se glisser, dans la générosité de ceux qui les soutiennent, quelque vanité ou quelque ostentation; je veux bien admettre que nos philanthropes lyonnais n'aient pas toujours compris leurs devoirs de stricte justice envers leurs domestiques, leurs ouvriers, leurs fournisseurs... Et quand on prétend que nous sommes pingres et avarés, je veux bien encore y souscrire; mais en songeant au budget de nos œuvres charitables, je suis amené à me demander si le caractère lyonnais ne serait pas fait de contrastes.

Au surplus, il se trouve par surcroît que ce sont souvent des Lyonnais qui ont pris, dans l'ordre social, des initiatives fécondes, et poussé très loin le sens de l'équité et de la justice. Je n'en veux pour preuve que ce vaste ensemble d'entreprises et d'études qui est sorti du cœur de ce Lyonnais éminent qui s'appelait Marius Gonin et du cœur de ceux qui l'ont aidé, compris et soutenu. C'est tout de même à Lyon qu'est née la Chronique sociale de France, à laquelle se rattachent toutes ces entreprises; et c'est de Lyon qu'est parti le grand voyage des Semaines sociales à travers toute la France. A part cela, il est entendu que nous sommes des gens routiniers, fermés aux problèmes qui agitent le monde.

Il est entendu de même que le Lyonnais est casanier, dépourvu d'imagination et de hardiesse, attaché à sa ville natale au point de ne pouvoir s'en éloigner à plus de vingt ou trente kilomètres sans se sentir dépaysé. Et pourtant plusieurs des nôtres ont eu des audaces étonnantes, et entrevu quelquefois les perspectives les plus lointaines. Nos commerçants ont noué des relations

Lyon, son visage et son âme

d'affaires dans tous les pays du monde; ils ont des clients aux Indes, et dans les deux Amériques; ils en avaient en Indochine. Nos voyageurs sont allés très loin, ils ont été explorateurs, pionniers, et défricheurs. Et, tenez, voici un signe : dans plusieurs de nos pièces de Guignol, des plus classiques et par conséquent des plus caractéristiques — La Racine merveilleuse, les Frères Coq — il y a un personnage qui revient de la Martinique, qui y était parti sans le sou, et qui en rapporte une fortune. Et c'est bien la preuve que le Lyonnais n'est pas si casanier que l'on veut bien le dire.

C'est que, voyez-vous, sans en avoir l'air, le Lyonnais est un rêveur qui a beaucoup d'imagination. Tandis que nos mains et nos esprits s'occupent aux affaires de ce monde, les plus immédiatement tangibles, tandis que les fabricants et leur peuple d'employés calculent, mesurent, vérifient, conditionnent, dans les grandes bâtisses austères et derrière les murailles sombres du Griffon ou des Feuillants, tandis que nos canuts, nos dévideuses, nos ourdisseuses, font aller silencieusement leur métier dans les ateliers du côteau ou du plateau de la Croix-Rousse, tandis que nos banquiers sont penchés sur leurs chiffres, derrière les grilles et les guichets, sous la lumière du gaz et de l'électricité (car on sait bien que l'or est un corps qui risque de se volatiliser sous les rayons du soleil), nos imaginations s'en vont très loin, très loin, dans les contrées les plus inconnues, sur les ailes des rêves les plus étranges; et c'est comme la revanche de l'instinct de vagabondage sur nos traditions de discipline et de sagesse tranquille.

Après tout, ce n'est pas étonnant! J'ai parlé de ces vastes horizons que l'on découvre des sommets de Fourvière ou de la Croix-Rousse. Mais ces horizons, beaucoup de Lyonnais les ont chez eux sous leurs fenêtres. Ils peuvent les contempler chaque matin et chaque soir, et à toutes les heures du jour. Quel spectacle sous nos yeux par les belles journées d'été, et par les belles nuits limpides! Le Lyonnais allume sa pipe; il s'accoude

Joseph Lavarenne

à sa fenêtre; il regarde vers la plaine et là-bas vers les montagnes. Et puis voilà que sa bourgeoise l'appelle « Joanny, ou Gladius, viens manger ta soupe ». Il rentre, il s'attable, il mange; mais il vient de faire en dix minutes, à l'appui de sa fenêtre, et sans quitter ses pantoufles, un magnifique voyage.



C'est pourquoi aussi le terroir lyonnais a été si fertile en entreprises missionnaires. Et la première de toutes a été l'œuvre de la Propagation de la Foi. C'étaient les enfants d'un marchand de soie, habile commerçant, entendu en affaires, ce jeune Philéas et sa sœur la petite Pauline Jaricot, qui, à l'âge de sept ou huit ans, se confiaient l'un à l'autre leurs rêves d'aventures apostoliques. Quelques années plus tard, cette petite Pauline commençait de recueillir sou par sou, et semaine par semaine, les offrandes qui devaient servir à ravitailler les missions, dont les appels angoissés, venaient battre les murs de la cité lyonnaise. Et ces appels savaient bien qu'ils ne se trompaient pas d'adresse. Et quand Pauline Jaricot eut commencé de montrer qu'une œuvre de secours était possible, puisqu'elle l'avait fondée, ce furent douze notables de la ville, de ces bourgeois avarés et routiniers de chez nous, qui, adoptant l'œuvre de cette jeune fille, lui donnèrent son extension universelle, en déclarant qu'étant catholiques ils voulaient fonder une œuvre catholique.

C'est à Lyon que se sont créés plusieurs de nos plus importants Instituts missionnaires, masculins et féminins : celui des

Lyon, son visage et son âme

Maristes, pour commencer; et c'est de Fourvière que partirent, pour la grande aventure océanienne, les premiers groupes parmi lesquels se trouvait le futur bienheureux Chanel, le futur Mgr Bataillon, et, plus tard, Mgr Epalle. C'est à Lyon que Mgr de Marion Brésillac venait établir sa Société des Missions Africaines, parce qu'il savait qu'il trouverait là des auxiliaires et des secours, et qu'il plantait son œuvre en bonne terre. Un vicaire de Saint-Georges, lyonnais de naissance, quittait sa paroisse un beau jour pour s'en aller en Cochinchine. Il allait devenir Mgr Retord, le grand évêque du Tonkin. Ils étaient de chez nous, le Bienheureux Bonnard et le Bienheureux Néel, martyrisés, l'un en Indochine en 1852, l'autre en Chine dix ans plus tard. Et depuis cent cinquante ans, Lyon en a donné sans compter, de ses fils et de ses filles, pour l'entreprise des missions, sans parler des sommes incalculables qui ont coulé de nos cachemailles dans les caisses des œuvres missionnaires. A part cela, il est entendu, et j'en conviens, et je l'avoue, que nous sommes avarés, routiniers et casaniers.



Décidément, il faut y revenir, notre caractère est à l'image de notre situation géographique! Il est aussi un carrefour, un confluent de contraires, un amalgame de contrastes. Mais l'assemblage des contraires produit une résultante qui est une juste moyenne, et qui s'appelle à la fin harmonie et équilibre. C'est pourquoi j'en arrive à croire que le trait dominant du caractère lyonnais, c'est le bon sens. Le bon sens ne court pas

Joseph Lavarenne

le monde; mais s'il y a un endroit de la terre où l'on a le sentiment aigu du réel, du vrai, du juste, de l'honnête, et l'horreur des complications et des extravagances, c'est dans cette région moyenne qui va de la grande rue de la Croix-Rousse à la pointe de Perrache, et de la Place de Trion à la gare des Brotteaux ou à la gare de l'Est. Je n'ai pas prétendu que nous n'ayons pas de défauts, mais ils sont eux-mêmes tempérés, modestes, et pour ainsi dire raisonnables, tout autant que nos vertus. J'ai nommé Calixte et Guignol... Le Lyonnais, à vrai dire, n'est exactement ni l'un ni l'autre; il les associe en les corrigeant, en les complétant l'un par l'autre.



Voyageurs, qui que vous soyez, que pensez-vous maintenant de Lyon, de son visage, de son langage, de son histoire, de son âme?... Je l'ignore; et ce n'est pas sur la lecture de ces pages que vous devez en juger. Je voudrais seulement vous avoir aidés à vérifier vos propres impressions, et à préciser l'appréciation qu'élaborait déjà votre esprit. Si l'accueil du Lyonnais ne vous a pas trop déçus, si cette ville vous a paru moins maussade qu'on ne vous l'avait dit, si vous avez découvert sa grâce et senti battre son cœur, nous en serons heureux et fiers... Je souhaite que vous emportiez de Lyon le profit moral ou matériel que vous veniez y chercher. Et j'espère que si vous avez pris la peine de nous connaître, sans vous en fier d'emblée à des appréciations toutes faites, vous emporterez un sentiment qui sera de l'amitié. Sincèrement, je crois que nous le méritons, et que votre amitié sera bien placée.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
QUATRE MILLE EXEMPLAIRES SUR
HÉLIO TEINTÉ DE PRIOUX, DONT
TRENTE EXEMPLAIRES, NUMÉROTÉS
DE 1 A 30, COMPORTANT DEUX EAUX-
FORTES ORIGINALES, ÉPREUVES
D'ARTISTE, SUR LES PRESSES DES
EDITIONS ET IMPRIMERIES DU SUD-
EST, 46, RUE DE LA CHARITÉ, LYON.
ILLUSTRATIONS DE LUC BARBIER.